Mary Leroy &
Stéphane Collin

Ma vie ne regarde personne

Écrits et images sur une installation vidéo autour de l'œuvre de Claude Monet

Mary Leroy &
Stéphane Collin

Ma vie ne regarde personne

Écrits et images autour d'une installation vidéo sur l'œuvre de Claude Monet

Sur une idée de Mary Leroy
Réalisation, images et scénographie : Stéphane Collin
Textes (collages, inventés) : Mary Leroy
Voix off-improvisations : Emmanuelle Pellegrini
Création graphique : Stéphanie Georges
Enregistrement voix : Etienne Foyer
Danse, présence : Nora Commandeur
Production : Association Vu d'un Oeuf

Dans le cadre du festival Normandie Impressionniste 2010.
Création de l'installation vidéo, Espace FNAC-Rouen (juillet 2010).

Monet n'aimait pas parler de lui mais au fil d'une impressionnante correspondance, il s'est raconté sans relâche. Ses lettres à ses proches - son intimité ainsi révélée - sont à l'origine de ce travail : comment s'élabore l'œuvre artistique, comment se fabrique-t-elle ? Par quelle alchimie extraordinaire, les cheminements de l'âme (souvent tourmentée) trouvent-ils enfin leur expression ?

La solitude, la mélancolie, le doute, l'euphorie sont des sentiments que nous éprouvons tous, chacun à notre manière. Ainsi lorsque Monet sombre, qu'il se désespère, qu'il donne alors toute la mesure de son humanité, se reconnaît-on facilement en lui. On comprend combien la création est une épreuve, un geste douloureux, combien elle est souffrance pour les siens. *J'ai vidé mon sac et ne suis plus bon à rien.*

Quatre séquences ont été retenues ici : la cathédrale de Rouen, Pourville-sur-mer, Camille (la muse), les nymphéas à Giverny. Elles sont le cadre du monde sonore et visuel qui lui était familier. En filigrane, des archives -photographies, films anciens - rappellent ce temps révolu qui nous hante plus que jamais. C'est à ce voyage inédit que l'on convie ici le spectateur-lecteur, entre cinéma et écriture, entre peinture et mouvement : une vidéographie qui, avec sa propre grammaire, offre un regard neuf et résolument subjectif sur le plus grand des impressionnistes.

La grande Fabrique

[texte d'abord chuchoté]

Bibliothèque Forney, Hôtel de Sens, 1 rue Séguier à Paris, samedi 21 novembre 2009, je me souviens. Elle est spécialisée en histoire de l'art, ceux qui y viennent en sont forcément férus. J'y allais tous les jours quand j'étais étudiante, étrangement à l'époque ce n'était pas ma préférée. Pourtant avec son allure grand manoir, elle a tout pour me plaire, un cocon bien chauffé en ce jour froid d'hiver. Je viens consulter le Catalogue raisonné de l'œuvre de Monet établi par Daniel Wildenstein. Toute la vie du peintre y est réunie, ou presque. On lit ses courriers privés, adressés à sa femme qui ne l'est pas encore au début de la série sur les cathédrales. Elle est sa concubine, ce qui ne se fait pas à l'époque [chuchoté comme des ragots] *-il n'est pas marié, il vit avec cette femme qui était déjà là quand son autre femme se mourait et croyez-moi ça a pris du temps, tous les enfants sont élevés ensemble-*. [reprendre chuchoté mais un peu plus fort] Mais il est un artiste, et hier comme aujourd'hui, un artiste peut toujours faire comme il veut, il a des excuses, c'est un artiste. [chuchoté mais normal] Avec Stéphane, lui aussi artiste, on a entrepris de réfléchir à la gestation d'une création innovante et, à travers Monet, se dessine cette douleur, cette souffrance qu'on veut examiner. Il innove, il est un artiste d'avant-garde. [articulé : il-s'en-fout] mais c'est comme ça. L'idée d'une série par exemple est neuve, cela n'existait pas avant. Lui, il invente, il veut tout prendre, saisir l'instantanéité de la lumière sur ses œuvres, mais pas comme la photographie, mieux. [mots à crier] CETTE EXIGENCE [retour de voix normale] lui coûte beaucoup. Mais c'est comme ça, cela ne se discute pas. La correspondance reflète honnêtement ses pensées : il débriefe chaque soir dans ses lettres, les jours de grande excitation, il en écrit deux, trois, quatre... Les jours de fébrilité, il est malheureux. Parfois même, il craque. A Rouen, où il est venu pour régler un héritage, ses pas le portent devant la cathédrale. Il n'y rentre pas, n'ira d'ailleurs qu'une fois à l'intérieur, quelques jours avant la fin de son travail. Ce qui l'intéresse là, c'est la dentelle, les jeux de lumières sur la pierre du portail qui se dresse comme une falaise devant lui, petit d'Homme. Il tourne sûrement sur la place qui est devant, fermée par des boutiques ; il y a La Grande Fabrique, une chemiserie, juste à côté du Caprice, la boutique de lingeries et modes de monsieur Fernand Lévy. L'idéal pour lui est de se mettre au premier étage qui est aussi le salon d'essayage, chevalet posé devant la fenêtre. La journée finie, il s'accorde une détente dans le salon de l'hôtel d'Angleterre où il séjourne. C'est l'hôtel le plus chic de la cité *-the only one with a lift* [avec un bel accent please !] le seul avec ascenseur, téléphone, électricité, bains, douches, avec voiture et porteur. Sur le quai, face aux bateaux du Havre, il offrait une vue splendide sur la vallée de la Seine et les collines de Bon Secours. Il est très cher. Pour lui comme pour nous maintenant, tout a commencé ce vendredi 12 février 1892, à 5 heures, avec ces quelques mots adressés à Alice, les premiers retrouvés sur le sujet. [changer de ton pour les correspondances- à trouver] *Ce n'est décidément pas mon affaire d'être dans les villes, et je m'ennuie ferme d'autant que ça ne marche pas comme je veux. Je suis pourtant un peu plus content aujourd'hui, j'ai pu m'installer dans un appartement vide en face de la cathédrale mais c'est une rude besogne que j'entreprends là* / [changer de ton] ou bien

j'en ai que pour très peu de temps la permission de peindre à une fenêtre devant

la cathédrale que je tiens à faire. Peu à peu, l'installation s'élabore. Stéphane filme, concentré, la lumière est avec lui, la cathédrale en travaux, sous son échafaudage, apparaît dans toute sa fragilité. Il est émerveillé. La Normandie sous le soleil, trop rare, juste pour lui.

Bien chère amie, Je suis arrivée ici avec un temps superbe, j'ai déjeuné avec mon frère et aussitôt après, je me suis mis au travail, à ma nouvelle fenêtre où je suis très commodément installé. La cathédrale par soleil est admirable : j'en ai commencé deux mais ce matin j'ai une déception, je suis allé pour travailler à mon ancienne fenêtre mais à cause des peintres qui nettoient le parquet de l'appartement, je n'ai pu m'y installer. /Le beau temps continue, je suis content, mais crebleu quel travail que cette cathédrale ! c'est terrible, et je souhaite bien n'avoir pas trop de changements de temps. Notre investigation se poursuit. Des informations nous viennent de partout, Monet semble, soudain, si familier à tout le monde. On vénère le peintre, son génie. Je relis sa correspondance, je la relis sans arrêt et j'écoute Stéphane qui s'étonne de cette vénération. De nombreux détails l'intriguent. Sa famille, sa femme, sa belle-fille plus tard, tout est bien arrangé. Stéphane refuse l'hagiographie. Je ne dis rien, je ne pense plus qu'à cela. Ses premiers films se précisent. Je suis impressionnée.

Je continue à me bien porter et vois clair dans ce que je fais : cela pourra aller si le soleil dure mais j'ai grand peur et je viens de voir la lune entourée d'un double et immense cercle qui n'annonce rien de bon /Je n'ai pas autrement beaucoup de choses à vous dire, je pioche ferme, je me donne du mal et ne pense qu'à mes cathédrales. Je vais rentrer les regarder pendant une heure en fumant ma pipe et me coucher, car je suis matinal : à 8h je suis chez mon marchand de nouveautés. Souvent, Monet est interrompu par les visites qui l'encombrent et nuisent à sa concentration. Il n'en peut plus, ne le dit pas trop. [soupirs énormes] L'un d'eux veut lui faire goûter de bonnes crevettes venues d'Honfleur, un collectionneur du coin qui, le malin, lui a déjà réservé deux tableaux, un pour lui, un pour le musée de Rouen. Il débarque à l'improviste, inquiet justement de l'embarrasser trop alors c'est pour s'excuser mais il est si émerveillé par le travail en cours que l'artiste lui pardonne. *Et je vous assure qu'il me faut du courage pour persister. J'ai revu mes motifs par soleil : deux sont inretouchables, partant finis, et les autres plus ou moins à transformer. J'avoue que j'aurais préféré la continuation du temps gris que cet épouvantable temps aride qui ne peut qu'amener encore des giboulées /Je suis rompu, jamais je n'ai été si fatigué, physique et moral, j'en suis abruti et n'aspire qu'à mon lit mais je suis si content, très content* [bis] *si content, très content si content, très content et le serai encore plus si le merveilleux temps dure quelques jours, allons je crois que je rapporterai quelque chose mais aurai-je enfin cette veine ? /Naturellement, je ne bouge pas demain, à moins d'un grand changement car voyez-vous une autre malchance : le marchand de nouveautés chez qui je travaille m'a demandé tantôt de ne plus venir l'après-midi, que cela gênait les clientes qui venaient : je ne lui ai pas caché ma désolation, lui offrant mille, deux mille francs, ce qu'il voudrait, et il veut bien me tolérer encore quelques jours, mais je vois bien que cela le gêne. La gorge est enfin guérie /Cela dit, je vais me coucher. Songez que je me lève avant six heures et suis au travail à sept heures jusqu'à six heures et demie le soir, tout le temps debout, neuf toiles. C'est tuant et pour cela j'abandonne tout, vous, mon jardin. /je suis privé de votre lettre pour ce soir, le dimanche, il n'y a pas distribution le soir ; c'est pourtant le couronnement de ma journée, et ce soir j'ai plus encore le spleen de Giverny. /Quelle difficulté mais ça marche, et quelques jours encore de ce beau soleil et bon nombre de mes toiles seront sauvées. Je suis rompu, je n'en peux plus et ce qui ne m'arrive jamais, j'ai eu une nuit remplie de cauchemars : la cathédrale me tombait dessus, elle semblait bleue, rose ou jaune /Je vous ai dit, n'est-ce pas que le marchand chez qui je travaille m'avait prié de ne plus venir l'après-midi. Vous comprenez ma désolation, mais j'ai eu*

l'idée de m'entourer d'un paravent, comme cela je ne troublerai plus la pudeur des Rouennaises, que je gênais, paraît-il. [On sent l'ambiance feutrée par la présence de M-on entend encore les dialogues échangés dans son dos « Celui-ci va si bien avec votre peau de lait, M. Lévy l'a reçu ce matin, il est en coton de Flers, bordé de tulle de Caudry avec des incrustations en véritable dentelle de Calais, et là quelques broderies de Saint-Quentin. La gorge est gansée, mais vous devriez aussi essayer ces nouveaux pantalons de madapolam avec jarretière…»]. J'imagine la scène, la main du peintre allant et venant sur sa toile tandis que ses oreilles feignent de ne pas entendre les secrets d'alcôve déballés sans soucis. Le sexe, silencieux dans son œuvre quand, nous, on y pense si souvent. *En hâte baisers à tous et toutes, mes tendresses, tout moi /Vôtre /Vôtre /vôtre /vôtre /En arrivant prenez une voiture pour arriver plus vite, car s'il fait soleil, je déjeune à onze heures, devant être au travail à midi jusqu'à deux heures, s'il fait couvert, comme j'en ai peur, je vous attendrai. /Et je pensais chaque instant à vous /en hâte baisers à tous. /Vôtre. /Vôtre départ m'a laissé tout triste /J'ai cependant continué mon travail avec ardeur, mais une déception m'attendait le soir pour les deux motifs dorés et rouges : interdiction d'entrer dans ladite maison de la part de l'architecte qui a donné l'ordre aux ouvriers peintres de ne pas me laisser entrer et de lui remettre la clef. Vous jugez...* À la fin du printemps, Monet rentre à Giverny, d'autres soucis à régler, le jardin en cours , les enfants -se marier aussi-, et le travail en atelier de ce qui a été récolté. Rien ne va plus. L'année d'après, il reprend la tâche à la même date, même saison. La pression monte. Il écrit à *sa chérie, je trouve que la première chose est de penser au travail, j'ai eu trop de déception l'année dernière.* Monet se gendarme, s'en prend aux autres de ce qui ne vient pas. Un peu comme moi qui ne le cerne pas ou que trop, qui s'interroge, ne pense qu'à lui, qui est cet homme-l'aurait-on supporté-tout pour lui ET LES AUTRES ALORS ? [crier comme pour « cette exigence » puis reprendre selon ton adopté] *J'écris de suite à mon frère, il est très gentil mais il y a moins de gêne avec les siens qu'avec des étrangers ; il devrait cependant comprendre que j'ai besoin d'être tranquille. Je t'embrasse comme je t'aime. Votre venue quand même me dérouterait en ce moment où j'ai besoin de toute ma volonté, de toutes mes forces pour me tirer de cette grande difficulté. UN JOUR LUI, UN JOUR MON FRÈRE, C'EST À FUIR* [mots criés aussi] *Ma chérie, J'ai écrit dés hier soir à mon frère. J'espère qu'il comprendra et qu'il ne m'en voudra pas. Je suis fâché de ne pouvoir lui faire ce plaisir, mais si je veux travailler, il me faut avoir une vie régulière et tranquille. Ma bonne chérie, je te remercie.* [bis] *Je te remercie d'avoir compris qu'avant tout, je suis ici pour mes Cathédrales* [bis, encore]. *Je te remercie ma bonne chérie. Je te remercie d'avoir compris qu'avant tout je suis ici pour mes Cathédrales.*

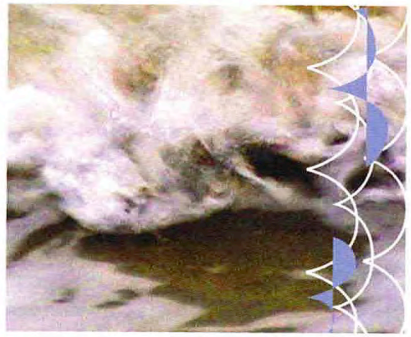
Stéphane s'est plongé dans les archives filmées de l'époque, s'étonne de ce qu'il y découvre, s'enthousiasme. Il semble sûr de lui quand moi je doute. Il cherche une danseuse. Trouve des images sur Isadora Duncan, l'inventeuse de la danse moderne, on y parle de la noyade tragique de ses enfants dans la Seine, quand elle se réfugie en Normandie pour oublier son chagrin. *J'ai pu travailler mais avec bien du mal et des interruptions à cause du temps. Il y a eu des moments dans la journée où on n'y voyait absolument pas. En ce moment la pluie continue et le baromètre est à tempête.* L'hiver est là à Paris, le temps va si vite. Tous attendent mon texte, attendent mon texte [bis]. Je fais un cauchemar, Monet, immense, me regarde, de haut. Stéphane découpe ses films et forme ses cathédrales à son goût. *Ton mari qui t'aime. /Ma bonne chérie, quel terrible temps et que de changements ! je continue cependant à travailler sans arrêt. Je suis remonté, mais bon dieu, que cette mâtine de cathédrale est donc dure à faire ! Depuis que je suis ici, il y aura demain huit jours, j'ai travaillé chaque jour à deux mêmes toiles et ne puis arriver à ce que je voudrais ; enfin ça viendra à force de me donner du mal. Je suis*

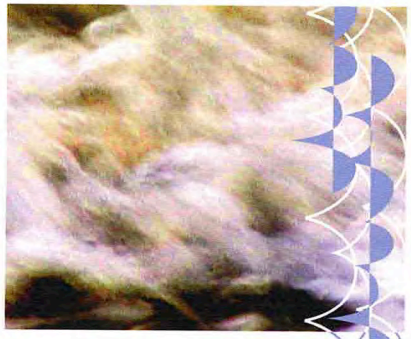
très content d'avoir pris le parti de revenir, car ce sera mieux. Ton mari. /Je suis en plein travail aux prises avec la cathédrale. Que de mal elle me donne. /Deux mots seulement car aujourd'hui jour de bourse, c'est une bousculade et un vacarme dans ce café où j'attends mon frère. J'ai beau faire de bonnes et longues séances, ça avance bien et péniblement ; quelle complication, quel travail. De bons baisers pour toi. / Ma bonne chérie, J'en viendrai à bout de cette cathédrale mais il me faut beaucoup de temps. [Pour ce qui suit, on ne sait plus qui parle] Ce n'est qu'à force de travail que j'arriverai à ce que je veux. Il n'y aurait même rien d'étonnant que ce *ne soit pas encore définitif cette fois et que je sois obligé de revenir l'année prochaine.* Monet n'a pas le moral, le reconnaître ce n'est pas simple. Son frère, celui dont il dit qu'il ne comprend rien à son œuvre, le demande à dîner, là, cela lui fait plaisir, ses soirées sont devenues lugubres, il attend les lettres de sa femme. *Ma bonne chérie, j'ai beau faire, ça n'avance pas, je tâtonne et ne fais pas du tout ce que je voudrais ; c'est désolant. /ma chérie, j'espérais un petit mot de toi mais rien n'est venu.* Le moral est au plus bas, la panique gagne. Stéphane m'envoie des images. *Je pioche comme un enragé, mais hélas vous avez tous beau dire, j'ai vidé mon sac et ne suis plus bon à rien. Tout part à la fois, le temps n'est pas très régulier, hier splendide soleil, ce matin brouillard, l'après-midi du soleil qui s'est caché juste quand il me le fallait, demain ce sera du gris-noir ou de l'eau et j'ai grand peur encore une fois de lâcher et de revenir subitement. J'ai beau travailler, je n'aboutis à rien. Ce soir, j'ai voulu comparer avec les anciennes toiles que j'évite de voir trop pour ne pas tomber dans les mêmes errements. Eh bien le résultat, c'est que j'avais raison, tout est HORRIBLE et ce que je fais cette fois est aussi mauvais. Il faudrait ne pas vouloir faire cela vite, essayer encore et encore. Je suis à bout, et cela prouve bien que j'ai vidé mon sac. Combien ils ne voient pas loin ceux qui me trouvent un maître, de belles intentions oui mais c'est tout.* Je suis inquiète. Stéphane attend mon envoi, ce n'est pas si long, cela vient, il faut rendre, présenter, défendre.

Pardonne-moi, je vais te faire de la peine mais à qui dire ma peine si ce n'est à toi ! Je me reprends, Monet n'est pas le diable, il s'étonnerait de ce *je,* mais ne gueulerait pas contre nous. Il faudrait seulement attendre que son moral remonte, comment il est joyeux alors !
Ma bonne chérie. Je suis ravi de ce temps, c'est un plaisir de pouvoir suivre régulièrement ses études. Je n'ose pas dire que je suis content, du reste il me faudrait bien m'arrêter, à moins de commencer tout le temps de nouvelles toiles. /Je t'envoie toutes mes tendresses dans un gros baiser. Je t'embrasse encore, ton vieux.
Monet chante, vole. Moi aussi je retrouve des couleurs. J'envoie un texto à Stéphane pour le prévenir que j'ai bien avancé, qu'il ne s'inquiète pas, qu'il recevra le tout demain. Il ne sait pas ce qui l'attend. Moi non plus. [Finir avec ces mots] *Mon séjour avance, cela ne veut pas dire que je suis près de terminer mes cathédrales. Hélas ! je ne puis que répéter ceci, que plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je sens. Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Finir voulant dire complet, parfait… Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux.* [pour finir comme un écho, en série, *un terrible orgueilleux*]

[… et puis à vous dire vrai,
j'ai horreur d'être mis en scène…
C'est déjà bien assez de livrer
au public
ce que l'on fait sans l'assommer
de ce que l'on pense…]

Giverny (26 juin 1895)





À Pourville

Ma vie ne regarde personne (suite 2)

[reprendre]
Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Finir voulant dire complet, parfait… Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. » [pour finir comme un écho, en série, un *terrible orgueilleux*]

Carte postale ancienne de Pourville, un petit hameau de pêcheurs que domine depuis peu, avec la vogue des bains de mer, un casino avec son hôtel.

Maupassant l'a écrit, je relis : « L'an dernier, j'ai souvent suivi Claude Monet à la recherche d'impressions. Ce n'était pas un peintre, en vérité mais un chasseur. Il allait suivi d'enfants qui portaient ses toiles, cinq ou six toiles représentant le même sujet à des heures diverses et avec des effets différents. Il les prenait et les quittait tour à tour, suivant les changements du ciel. Et le peintre, en face du sujet, attendait, quittait le soleil et les ombres… ». En 1896, pour la seconde fois, Monet se rend à Pourville, qu'il préfère de loin à Dieppe tout près, trop. *Je suis installée ici depuis quelques jours, j'avais besoin de revoir la mer et suis enchantée de revoir tant de choses que j'ai faites il y a quinze années. Aussi me suis-je mis à l'ouvrage avec ardeur.* Avec ses galets, la mer et ses falaises étrangement découpées offrent un cadre au charme inouï. A l'extrême gauche, quand tu regardes, tu vois la valleuse de Mordal, plus loin à droite la gorge du Petit-Ailly, puis tu aperçois l'église de Varengeville, et tout au bout la pointe de l'Ailly près de Vasterival, là où si tu en as envie tu peux pêcher des moules lors des grandes marées. Enfin tu pouvais /j'avais besoin de revoir la mer /Les couleurs de l'eau y sont uniques par la conjonction de la lumière et du soleil, le reflet des falaises et des galets. Tout devient beau alors, tu deviens beau quand tu y poses. Le cadre n'a pas changé sinon l'hôtel-casino qui a disparu, enseveli sous les bombes rageuses de la guerre, mais ce sera bien après, des années plus tard, il y a longtemps aussi. La première fois déjà, Monet logeait dans le très bel hôtel dressé « sur le galet même », si bien que les vagues battent le pied de la maison. Il est tenu par les Graff, des Alsaciens aux petits soins de ce « monsieur de Paris ». Monet raffole des galettes qui ont fait la renommée du lieu. Un jour de pluie, il en peint et leur offre en souvenir. */mais hélas ce n'est plus l'ancienne maison Paul, et ça laisse bien à désirer, sous tous les rapports* /Alors le soir, à l'abri du froid, écrire à Alice, pour elle, le point quotidien. */Sois contente, j'ai travaillé toute la journée malgré un petit peu de pluie de temps en temps. j'ai mis en train quatre toiles, trois motifs différents. je ne te dirai pas que je suis ravi de ces commencements, car j'y vais timidement et bafouille un peu* [...souffle d'air...] *Enfin je suis plein de courage. /mercredi matin, 7 heures, seulement deux mots encore aujourd'hui, ma pauvre chérie /je t'écrirai plus longuement ce soir, il fait un temps superbe et je n'ai pas de temps à perdre. /mais quel froid cependant ! j'ai dû chercher des motifs à l'abri du vent. enfin je fais ce que je peux, mais c'est dur. /Pourville, jeudi pour vendredi /deux mots seulement, ma bonne chérie, je viens d'écrire cinq lettres, c'est énorme /Ce matin, pluie et grêle et toujours ce même vent /ce matin, pluie et grèle et toujours ce même vent /pas satisfait, très lent /du reste,*

je ne fais que commencer et souvent recommencer /mais il en sortira quelque chose, c'est si beau /ce matin, j'ai bien reçu ta lettre datée d'hier mercredi, mais de mardi je n'ai rien reçu /Pourville, vendredi pour samedi. /Je travaille, mais bien bien lentement et péniblement, je ne me sens pas encore le courage de faire des cinq et six toiles par jour / ... /

Et toujours hésitant, mal content de la mise en toile, du choix de la place, ce qui m'amène à des changements, enfin JE N'Y SUIS PAS ENCORE, et avec cela une indécision, une timidité extrême. MAIS PAS DE DÉCOURAGEMENT, JE VEUX FAIRE QUELQUE CHOSE ET J'Y ARRIVERAI. /le temps est toujours bien dur et le vent bien gênant et le pire de tout, c'est le changement de temps continu. /je vais très bien et mange comme quatre même le soir, c'est sans doute l'air vif et l'exercice. /la mer fait un terrible tapage /la pluie et le vent redouble /Je suis désespéré /

j'ai demandé à ce que l'on m'ouvre une cabine... et là à l'abri, j'ai barbouillé et usé de la couleur, essayant de peindre la mer, très belle par le vent. /il faut me résoudre à mettre des toiles en train par tous les temps, tous les vents /

faire peu de choses et rester les bras croisés quand l'effet n'y est pas m'est impossible. /

et malgré cette pluie et vent, je me suis remis aussitôt à la besogne. /c'est à désespérer et il faut voir comme cette pluie fait tout changer... /Et puis ce que je fais est si mauvais, si épouvantable. Je suis attristé, mais non découragé. je veux lutter encore / Et puis ce que je fais est si mauvais, si épouvantable /

je veux lutter encore /

j'ai eu si froid à travailler sur le haut de la falaise où soufflait un vent d'est glacial que j'ai dû lâcher au bout d'une heure /

j'ai travaillé à six toiles et avec une telle tension d'esprit que je n'en peux plus /

pas un jour sans pluie ou vent /

car je vois à présent, en allant à mes motifs, les choses qui sont à faire à telle ou telle heure et par certains effets, et il y en a à foison /je vais me ressaisir /

jusqu'à midi j'ai gâché de la couleur dans la cabine. C'était cependant bien beau. Enfin vers 2 heures, le temps s'est dégagé, le soleil a paru resplendissant, plus de vent, un temps inoui de calme et de beauté /

un temps inouï de calme et de beauté /

mais ce que j'ai marché pour me trouver à chaque motif au moins un moment ! /

et cette pluie qui tombe va encore faire pousser. C'est bien dommage. /

te griffonner ces quelques lignes, on attend ma lettre pour aller à Dieppe d'où on me rapportera mon beurre /

et que de mal par cette tempête. Impossible de tenir à plusieurs endroits, et cette pluie /ce matin, j'ai été terriblement mouillé, mais j'ai tout de même pu travailler à cinq toiles. /la mer est admirable. /

Télégraphiez-moi à quelle heure vous arriverez et combien vous serez. Mais JE PRÉVIENS que je déjeune à onze heures moins le quart. /

et toujours cette douleur qui me brûle comme un fer rouge /je t'écris à la hâte pour que l'on porte ma lettre à Dieppe et que tu la reçoives demain matin /

et venez, car je ne passerai plus beaucoup de temps ici /

quelle désolation, /de plus en plus épouvantable, toujours de la pluie malgré le vent du nord. /et vous partis, je me sens tout démonté /

et vous partis, je me sens tout démonté /et vous partis, je me sens tout démonté /

hier après avoir déjeuné de bonne heure, je suis retourné à la petite maison où tant bien que mal, j'ai travaillé, /

commençant encore une autre toile /

et le soir, j'en ai aussi commencé une autre /à Mordal /

mais c'est bien inutile /après une terrible nuit, le temps est ignoble /

rentrerai définitivement pour dimanche /il n'y a plus d'espoir à présent de pouvoir songer à terminer quoique ce soit /

sentant bien que malgré tous mes efforts, je ne pouvais arriver à aucun résultat /
avec plus de temps devant moi, je pourrais faire et mener à bien les belles choses que j'ai dans la tête /les belles choses que j'ai dans la tête /
Pour toi ma chérie, le meilleur de moi, tout mon coeur. /
de la pluie quand il n'y a pas de vent /de la pluie quand il n'y a pas de vent /et l'un et l'autre /
hier j'ai cru devenir enragé, le vent a emporté mes toiles, je pose ma palette pour les ramasser et elle s'en va à son tour. /j'étais furieux et j'ai failli tout lâcher /
que de belles choses je vois chaque jour /aujourd'hui avec cette pluie fine, c'était superbe /et si j'avais du temps devant moi que de choses je pourrais faire /Gare à l'année prochaine ! /
à toi toutes mes pensées /
chassé de Pourville par un temps impossible, mais très content d'y être allé /mais très content d'y être allé /

la série de Pourville
datée 1896
Falaise à Pourville /Falaise de Pourville /
Mauvais temps, Pourville /Gros temps
à Pourville /Falaise à Pourville, soleil
couchant /La pluie, Pourville /La cabane
sur la falaise de Varengeville /Sur la falaise,
au Petit-Ailly /Falaise du Petit-Ailly,
à Varengeville /Falaises près de Dieppe /
Falaises à l'est de Pourville /
Au Val Saint-Nicolas près de Dieppe /
Falaise près Dieppe, matin.

Camille-mon/ton L'ÉGÉRIE

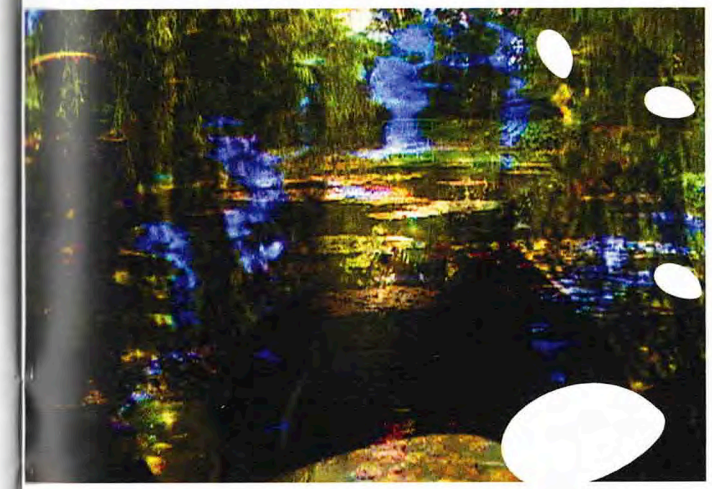
Ma vie ne regarde personne (suite 3)

Pour toi ma chérie, le meilleur de moi, tout mon coeur. /Et je vous préviens, je déjeune à 11 heures et… /car à force de travail /et à force de travail /Je suis /fâché de ne pouvoir lui faire ce plaisir, mais si je veux travailler, il me faut avoir une vie régulière et tranquille. /Ma bonne chérie, je te remercie. Je te remercie d'avoir compris qu'avant tout je suis ici pour mes Cathédrales. /
Qu'avant tout je suis ici pour Pourville. /
À force, on ne pensait plus tous qu'à Camille. /Exit la crinoline, vive la tournure façon fin de siècle, la mode est lancée, 66, Camille est à la mode. Le buste est court, la taille marquée, portée haute sur une jupe dont l'ampleur est rejetée à l'arrière. Un pouf se fixe sur les reins qui accentue l'effet de la tournure. Pour le jour, les décolletés ne sont pas autorisés. Sous la jupe, un jupon qui ressemble à une cage d'oiseau, quarante cerceaux en fils d'acier, onze rubans en lin blanc, et sous la cage ? le pantalon de lingerie qui sauve-la-pudeur. Le caraco en velours est à basques, la silhouette ainsi affinée. Recto, la jupe est droite, verso elle se prolonge dans le dos par une opulente traîne. Dessous, invisibles à nos regards curieux, les bas, mais blancs et ornés de jours. Emile Zola, lui, il adore regarder les femme se défaire, et la toile qui l'a le plus longtemps arrêté est la *Camille* de Monet/La Camille de Monet */Eh oui, voilà un tempérament, voilà un homme dans la foule de ces eunuques /*
La femme à la robe verte, enfin rayée, est peinte en quatre jours.

Ce pauvre garçon, un agneau par sa douceur, c'est dit c'est sa tante, reviens mon garçon, ne traîne pas avec ces filles de mauvaise vie, *un agneau par sa douceur /*
Une vie brève, Camille, mais elle a eu toute sa connaissance jusqu'à ses derniers instants, mais elle a souffert horriblement.
C'est arrivé-juste-après-l'arrivée de son second garçon,
ou bien avant déjà, alors quand on le peut encore -mais il faudrait un miracle pour la sauver-, on l'installe dans le jardin, alitée, délaissée ?
a long,
very long agony, il lui faudrait tant de soins, mais déjàlà-Alice-déjàlà, à la peine pour tous, pour tous-pour Lui entièrement là, mais grâce à elle, Camille fut hier administrée des derniers sacrements. *//Je sens bien/Alice\ que je vous aime plus que vous ne supposez, plus que je ne croyais même, dans quelle anxiété j'étais d'avoir de vos nouvelles /*
DANS QUELLE ANXIÉTÉ J'ÉTAIS D'AVOIR DE VOS NOUVELLES /
Elle s'est éteinte dans un calme absolu et n'a pas souffert les deux derniers jours, mais la maladie de madame Monet prend tous mes instants, en dehors des enfants et des leçons de pianos.
Monet résista, l'idée confuse se précisait, finissait par être une obsession. /Il céda enfin-il céda-enfin, céda, alla prendre une petite toile-commença une étude. [se souvenir de La femme à la robe verte, la jupe rayée verte et noire en soie.]
quelle reconnaissance j'avais eu au Salon ! Un visage de profil, les yeux baissés -tu baisses les yeux !- de sa maîtresse. Devant elle, un mur noir. /Emile Zola le pressent /ICI il y a un interprète délicat et fort qui a su rendre chaque détail sans tomber dans la sécheresse. VOYEZ la robe, elle est souple et solide, elle traîne mollement, elle vit, elle dit haut qui est cette femme, ce n'est pas là une robe de poupée, un de ces chiffons de mousseline dont on habille les rêves, / quand on peut peindre ainsi une étoffe, on possède à fond son métier /

Mais c'était si déchirant de voir les adieux qu'elle adressait à ses enfants /
On possède A FOND son métier, on s'est assimilé toutes les matières nouvelles, on fait ce qu'on veut /
ON FAIT CE QU'ON VEUT, tu entends ?

Les nymphéas



Ma vie ne regarde personne (suite 4)

J'ai le spleen de Giverny, ce soir, le spleen de Giverny. Ce que je veux rendre, comprenez, c'est ce qui se passe entre le sujet et moi /Entre nous et Monet, c'est aussi une histoire d'argent */Go ahead ! Time is Money ! /Les saules pleureurs* 20 000 francs */La mare* 250 francs */Le pont routier* 21 500 francs */les femmes au jardin* 2 500 francs payables 50 francs par mois /Neuf toiles 7 000 francs */Vue de Rouen* 9 500 francs salle Drouot */La grenouillère* 2 000 francs */Bassin aux nymphéas* 51 757 197 euros */Nymphéas* 32 700 000 USdollars /Works by Claude Monet-recently imported in New York-Come on ! */Go ahead ! Time is Money ! /Je serai obligé de vous demander pas mal d'argent étant à la veille d'acheter la maison que j'habite, ou de quitter Giverny /RIEN AU MONDE NE M'INTÉRESSE TANT QUE MA PEINTURE ET MES FLEURS.*

D'abord, enlever les fleurs fanées, au réveil, à 5 heures. Peindre tôt l'impression du soleil levant. Planter cerisiers à fleurs du Japon, pommiers, iris germanica, pavots d'Islande, climatites, rosiers, jonquilles, tulipes (rouges), myositis (bleus) lilas, glycines et iris (mauves et pourpres).

Planter lys delphinium, pivoines japonaises, lupins et campanules de Canterbury, astiers en massifs, dalhias éclatants, anémones du Japon, roses, saules de Babylone à rameaux dorés, bois de bambous, glycines, fougères kalmia, rho-do-den-drons, houx. Les muses sont des nymphes, filles de Zeus et Mnémosyne, la déesse de la mémoire, elles sont les médiatrices entre Dieu et

le poète, belles nymphes insouciantes, habitantes des eaux, chantent à tue-tête. Vois mon jardin d'eau. Plantes aquatiques, mes ponts, les roseaux, les iris sur les berges autour de l'étang, rosiers buissonnants, iris sibirica, iris de Virginie aux longs pétales à reflets de velours, iris du Japon, iris kaempferi -très oriental-, les pétasites, les thalictrum, les inula, des espèces de Gaum, des spirea van Houtei à fleurs blanches, les tamaris. *C'est au-delà de mes forces mais je veux cependant arriver à rendre ce que je ressens.* Monsieur Truffaut est en admiration : la plus belle œuvre de Claude Monet c'est son jardin, dit-il. *le jardinage m'a un peu absorbé afin de récolter quelques fleurs pour peindre dans les mauvais jours /* ah ce bourdon! */je voudrais bien qu'il y ait encore des chrysanthèmes à mon retour / j'ai repris /J'ai repris encore des choses impossibles à faire, de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond.*

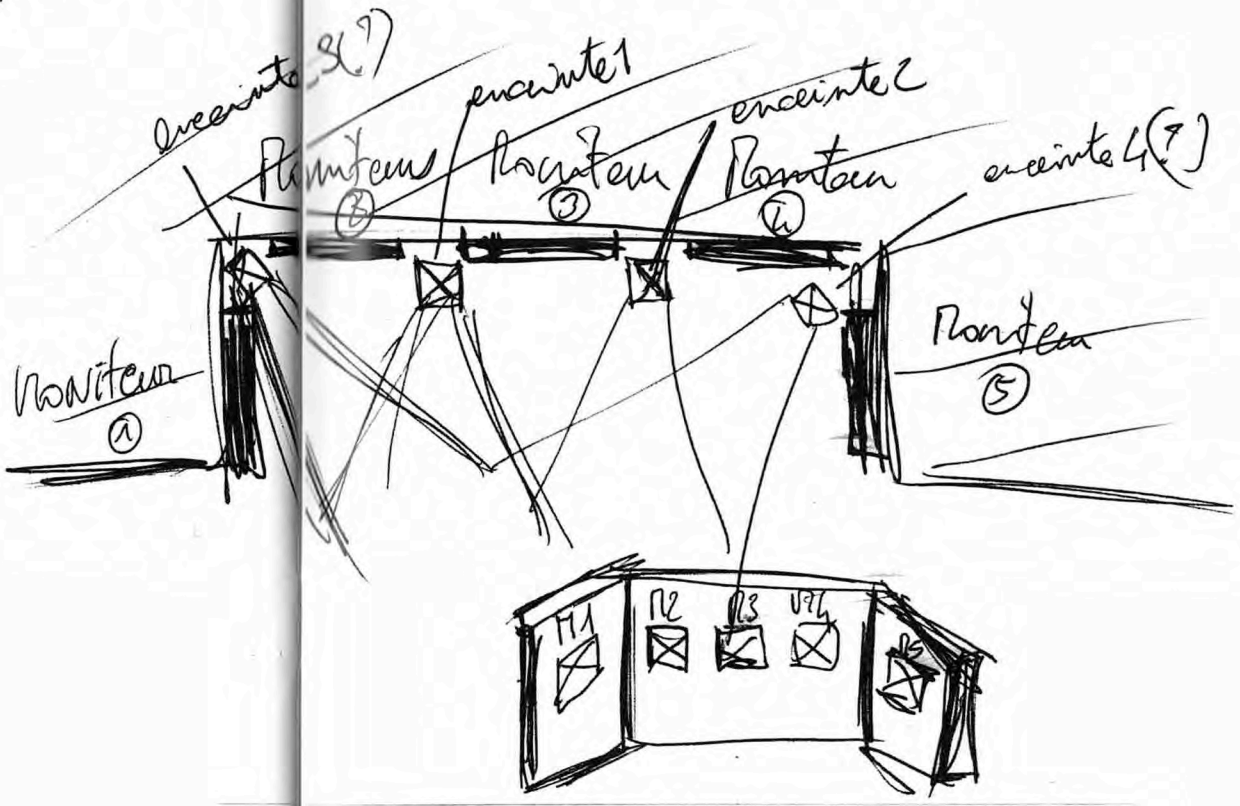
De l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond. Stéphane adore… Il pourrait filmer cela pendant des heures.

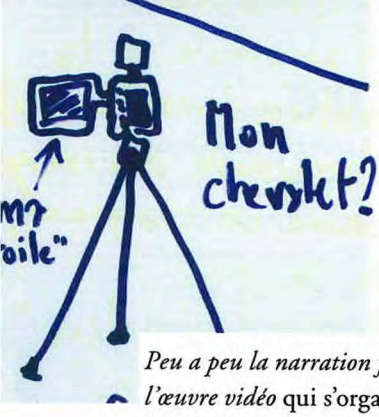
C'est à rendre fou de vouloir rendre tout cela, enfin je m'attaque toujours à ces choses-là, Stéphane, *vous verrez un jardin splendide /quand vous viendrez ? /Mais il faut vous hâter, voulez-vous venir soit dimanche, soit lundi ? /soit lundi ? /plus tard tout sera défleuri /voici ma commande, la liste ci-contre : 100 kilos de sulfate de fer pulvérisé, 20 kilos de superphosphate minéral, 4 kilos de sulfate de potasse, 10 kilos de sang desséché* /10 kilos de sang desséché ?

Bien reçu en gare de Vernon le colis de nymphaea Atropurpurea, nymphaea Arethusa, nymphaea William Falconer, nymphaea James Brydon, /certaines de ces toiles, je les verrai à regret partir au pays des Yankees-c'est à Paris, là seulement, qu'il y a encore un peu de goût /Sous un grand parasol, l'été penché sur ses chers nymphéas, Monet peint le miroitement de l'eau, Monet peint le reflet des larges feuilles, Monet peint le jeu capricieux du soleil, /Monet est un artiste planétaire, connu sur toute la Terre /En été, les nymphéas se ferment avant cinq heures,

en été, comme en ce moment il y a des nymphéas à profusion, la corolle jaune, bleue, mauve et rose de la belle fleur aquatique qui s'épanouit.
Monet est inquiet /l'été ne vient pas cette année /et les nymphéas ont tant souffert du froid cette année /les paysages d'eau et de reflets sont devenus une obsession, au-delà de ses forces /
Comme notre désir de tout comprendre-pourquoi ? */J'ai mis du temps à comprendre mes nymphéas, je les avais plantés pour le plaisir /Tout cela pour le plaisir /Et puis tout à coup, j'ai eu la révélation des féeries, /*
des féeries de mon étang /
Depuis ce temps je n'ai eu d'autre modèle /
d'autre modèle.

Comme de la peinture en mouvement



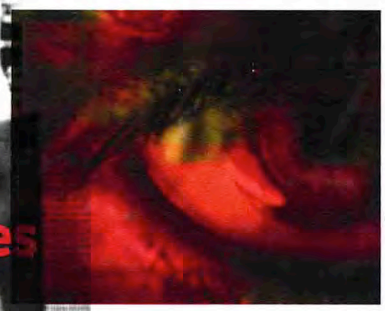


Peu a peu la narration fait naître l'œuvre vidéo qui s'organise sous la forme d'une installation dans laquelle des films vont coexister.
Un lieu presque clos (intime) se prête à la diffusion de ces films comme un multi-écrans (5) et ménage des échanges entre les différents univers, entre le spectateur et Claude Monet. Ainsi, le spectateur définit lui-même son mode de regard et d'écoute en choisissant son propre itinéraire.
Le son, quant à lui, provient de 4 sources sonores, autonomes ; il est différent selon la place que l'on occupe *intramuros*. Cette installation laisse une part certaine à l'aléa : au fur et à mesure de la diffusion (films diffusés en boucle, de durées différentes) les images coexistent avec d'autres images à chaque fois différentes.
Les cinq films sont fabriqués autour des thématiques définies au départ, mais agencés de telle sorte que c'est dans leur ensemble qu'est produit l'effet recherché. Ici, la lumière sur la Cathédrale de Rouen. Là, une danseuse qui « danse Camille ». Ailleurs, une variation sur les vagues de Pourville. Ou encore les fleurs dans le jardin de Monet. L'archive ralentie d'une foule qui visite une exposition de peintures. Au milieu, Monet qui peint. Libre, heureux.
Il s'agit de rendre compte au plus près de l'univers de Claude Monet, en imaginant cette installation comme de la peinture en mouvement- faire ressentir plutôt qu'expliquer. L'écran comme une toile. L'image travaillée comme une matière : couleurs, mouvement…
Pour ceci un certain nombre d'outils vidéo : fusion d'images, rythmique de montage, pixel et grain, variation des vitesses, insertion de texte dans l'image…
Les textes (lettres de Monet et le récit de Mary L.) ont été au préalable enregistrés en studio avec la voix d'Emmanuelle P.
Cette voix qui est traitée comme une matière sonore- à égalité des sons et des musiques joue sur ses différentes possibilités : chuchotement, lecture blanche, haussement de ton, variation de texture… Mais d'autres sons participent à la création de cet univers : le ressac des vagues de Pourville, le bruissements du vent dans les feuilles, les chants des oiseaux du jardin de Monet, brouhaha d'une foule, les cloches de la cathédrale…

Ces univers sonores ne seront ni diffusés, ni mixés ensemble. Ils fonctionneront de manière autonome dans 4 haut-parleurs installés autour des moniteurs. Ainsi, et en fonction de la place du spectateur, le son ne sera pas le même. Ici, forte présence de l'ambiance. Là, la voix qui chuchote un extrait de lettre de Monet. En fond, la musique qui lie l'ensemble. Chacun étant libre de s'approcher ou de s'éloigner de chaque source sonore.

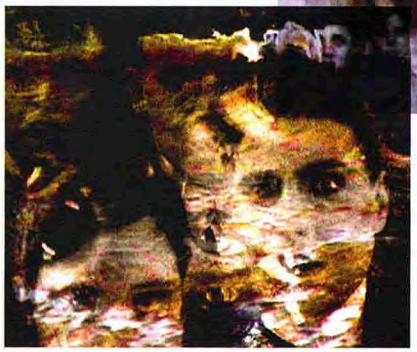
Les outils

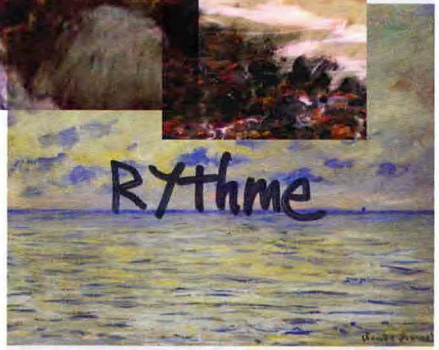
- 5 moniteurs ou téléviseurs sonores à écran plat (les films sont en 4/3)
- 5 lecteurs dvd (avec mode repeat) + connectique
- 2 lecteurs CD
- 2 amplis + connectique
- 4 enceintes



devant
elle,
un mur
noir
je veux
lutter
encore

pour œil ouvert





limite mer-
ciel.

La Mer à Pourville.

j'ai grand peur et je viens de voir
je veux lutter encore

Vous
devant elle, un mur noir

tu entends ?
c'est aussi une histoire d'argent

je veux lutter encore
se dessine cette douleur

devant elle, un mur noir
de la lumière

c'est aussi une histoire d'argent
j'ai grand peur et je viens de voir

se dessine cette douleur

que de
belles
choses
je vois
chaque
jour

Vous

de la lumière
tu entends ?

je veux lutter encore

devant elle, un mur noir

j'ai grand peur et je viens de voir
c'est aussi une histoire d'argent

vous
se dessine cette douleur

tu entends ?
de la lumière

je veux lutter encore
j'ai grand peur et je viens de voir

devant elle, un mur noir
Vous

c'est aussi une histoire d'argent
tu entends ?

Texture

se dessine cette douleur

de la lumière

Remerciements : Bruno Allaigre, Arbiche, Pascal Bonafoux, Annick Bouillot, Laurent Echaubard, Christophe Galleron, les Instants Chavirés, Jacques-Sylvain Klein, Lydie Milhiet, Jeanne Morcellet, Jean-Luc et Marie-Hélène Mulot, Catherine Ormen, Anne Perrin, Quintet OS, Olivier Rimbert, Franck Robin.

Association Vu D'Un Oeuf, BP 10, 55160 Fresnes-en-Woëvre
Courriel info@vudunoeuf.asso.fr, www.vudunoeuf.asso.fr

Contacts Partenaires

www.normandie-impressionniste.fr
//rendezvous.fnac.com/home_magasin.asp?SHP=24
www.truffaut.com/jardinerie-truffaut-isneauville-haute-normandie-seine-maritime.html
www.jlm-si.com

Création graphique : Stéphanie Georges, stephanie.georges@atelier-graphik.com
Images : Stéphane Collin, © DR p. 23, 34, 35
Imprimerie Moderne, Juin 2010, © Vu d'Un Oeuf.

[...et puis à vous dire vrai, j'ai horreur d'être mis en scène...
C'est déjà bien assez de livrer au public ce que l'on fait sans l'assommer de ce que l'on pense...]
Claude Monet, *Giverny,* 26 juin 1895

Prix : 10 euros TTC

Vu d'un œuf
normandie impressionniste
fnac.com
TRUFFAUT
JLM Solution Informatique